

## XYZ. La revue de la nouvelle

# Le camping face à la route

Jean-Sébastien Lemieux



Numéro 128, hiver 2016

Le double : l'autre, c'est moi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83952ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Lemieux, J.-S. (2016). Le camping face à la route. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (128), 41–46.

# Le camping face à la route

Jean-Sébastien Lemieux

UN CAMPING face à la route, aucun autre attrait, ni lac, ni rivière, ni forêt, un camping au milieu de champs, sur le bord de l'autoroute, ou à peu près, une mince lisière d'arbres en écran pour certains emplacements, une sorte de transit, d'arrêt en chemin vers la péninsule gaspésienne, ou au retour, du point de vue touristique rien de plus mort, nul rêve de montagne en mensonge infini, nul coin d'estuaire pour miroir du ciel, tiens donc, rouler me porte à la poésie intérieure, je me dis des phrases qui parlent comme des livres, bref personne ne camperait là pour longtemps, les roulottes et autres habitations motorisées servent à se déplacer, sans blague, quelle découverte, et à profiter sans complications de lieux différents, de paysages auxquels il ne s'agit plus de croire, puisqu'ils prennent toute la place, alors pourquoi s'arrêter où rien n'a d'intérêt, je suis bien placé pour le savoir je passe ici tous les matins, tous les soirs, je connais chaque bosquet, chaque panneau publicitaire, sans compter les autres occasions, magasinage du dimanche, le hockey des enfants, je sais je suis heureux, je ne suis pas en train de me plaindre, pas d'inquiétude, dès qu'il s'agit d'aller en ville, la petite demi-heure de route, je n'y pense plus, elle m'appartient, je gère la musique, j'interromps les voix à la radio, j'ai du pouvoir, je me fâche, puis j'écoute le silence du moteur, le silence de la conduite, je pourrais les faire, les publicités de voiture, ce silence vaut quelques milliers de dollars, fois deux puisque Nadia aussi y a droit, à la qualité de vie, quand on habite au village, déjà la banlieue en fait, la route matin et soir, on n'y pense plus, ça devient un simple espace de liberté pour l'esprit, une nourriture, une voie vers la conscience presque, j'en viens au même trajet, aux mêmes réflexions tous les jours, ponctuelles, profondes puisqu'elles s'accumulent, ainsi en sortant du village je pense aux enfants, à ceux qui pourraient traverser la rue, je ne les vois jamais, je ne passe pas aux

bonnes heures, alors leurs jeux je les invente, il y en a un qui chaque matin me tire la langue, je ne sais pas encore pourquoi, l'hiver, un peu plus loin, la piste de ski de fond coupe la route, place devant moi la possibilité du ski de fond, parce que je n'en fais jamais, comment trouver le temps, aussi pour compenser, à l'endroit où la piste traverse, avant l'autoroute, je me projette dans le passé, avec mes parents, mon père qui cire ses longs skis, les habits d'hiver de mes parents, déjà d'une autre époque, les noix les clémentines froides, avant de revenir, chaque fois je me dis qu'une expédition pourrait faire du bien, avec la famille, néanmoins la fin de semaine venue, le hockey, les cours de musique, l'équipement trop petit, la fatigue, l'accumulation, ça fait beaucoup, et puis les saisons passent, voilà le printemps, je pense moins au ski, le temps des sucres me vient à la tête et Dominique, il faudrait que je contacte Dominique, la cabane de sa famille, il s'en charge maintenant, ça ferait un peu drôle, vingt ans qu'on n'a pas parlé pour vrai, se croiser une fois ou deux, en ville, le dimanche, même si enfants on a été les meilleurs amis du monde, ça ne compte plus pour la vie, il habite une autre banlieue, plus loin, suit d'autres trajets, comment j'aborderais le sujet, je ne sais pas combien d'enfants il a au juste, ni leur nom ni leur âge, elle ferait un peu bizarre cette question, allez-vous toujours à la cabane, tout cela pour quelques souvenirs de jeux dans les arbres, de courses dans les sentiers ou de crêpes lancées dans les airs pour les retourner, pendant une matinée complète, faire des crêpes pour les invités, les nombreux invités, s'absorber dans cette tâche, ce n'est plus un jeu quoique ça amuse et puis la dernière crêpe sera pour nous, les gourmands, nous tenons la poêle à deux, Dominique et moi, nous propulsons la crêpe si haut qu'elle ne retombe pas, qu'elle se perd dans les poutres du toit de la cabane, dans cet espace indistinct, plus haut, sale, nous n'avons jamais su leur goût, à ces crêpes, comme quoi comprendre qu'il y a deux côtés aux choses, qu'elles peuvent se retourner, n'assure en rien de pouvoir en profiter, chaque fois que je passe

à ce trajet de la pensée, et quand, un peu plus loin, devant l'affiche du camping, avec les indications pour la sortie, je me demande qui peut séjourner là, qui peut trouver de l'intérêt à ce genre de vie, parce que ce camping-là, depuis le temps qu'il existe, incrusté sur le bord de l'autoroute, ne survit pas juste avec les voyageurs en transit, à force d'observer chaque jour, je discerne des habitudes, à certaines heures de l'été, des groupes de vieux s'activent avec lenteur, ils font glisser des disques sur du béton, de la route je peux presque suivre les matchs, semblables de jour en jour, quel triomphe, quand on ne peut plus soi-même être vif, retrouver la précision, la force, et éliminer l'autre, en tous cas il me semble clair que certaines roulottes passent l'été sans bouger, celle avec un auvent rouge, par exemple, ou celle avec une finition métallisée et des formes arrondies, qu'est-ce que ces gens font de leur été, ils regardent les voitures passer, ils entretiennent leur vie de petits retraités sans imagination, jusqu'à revenir chaque fois à ce site, leur site, été après été, pas trop loin de chez soi, pour retourner à la maison de temps en temps, tondre le gazon, prendre le courrier même si personne n'écrit plus, vérifier si tout est en ordre, avoir une vie sociale remplie du midi au soir après le ménage du matin, entretenir le jardin surtout, le minuscule jardin devant la roulotte, avec un peu de tout, des fleurs, des légumes, des petits fruits, la promenade aussi, faire le tour de la boucle, saluer tout le monde, prendre un petit café chez Patry, aller jusqu'à l'entrée du camping, saluer Turcotte, le propriétaire, revenir, la mère, c'est comme ça qu'il doit l'appeler, sa femme, cet homme, l'heureux occupant de la roulotte à l'auvent rouge, la mère aura déjà préparé le dîner, le souper, pour ne pas entraver les activités de l'après-midi, la sieste d'abord, bien entendu, ensuite les cartes chez Patry, à quatre, au cinq cents, au charlemagne ou à d'autres jeux si Turcotte passe, sous l'auvent rouge lorsqu'il pleut un peu ou dans la roulotte si le temps devient mauvais, les bruits de l'autoroute, peuvent-ils les oublier, et les odeurs, ça doit laisser des traces, dans le quotidien, ces voitures et camions qui circulent à quelques mètres,

déjà que chez moi, le soir, sur la terrasse, je les entends, sur le trajet vers le travail, ou au retour, c'est pareil, d'autres séries de pensées inutiles m'absorbent, il faut qu'elles soient inutiles, qu'elles me sortent de ce qui me préoccupe, la santé de Nadia, à la maison, les enfants, les nouvelles directives de la compagnie, le conseil d'administration ne comprend pas notre réalité, ou encore la circulation devient trop dense pour que je pense à autre chose, à cette vie répétitive sur un site de camping plutôt pauvre, les allées en gravier fin marquées par de petits drapeaux rouges et jaunes, le gazon ras, coupé presque chaque jour, ça fait partie de l'entretien, du ménage du matin, la mère s'occupe de l'intérieur et l'homme du petit terrain loué pour l'été, de l'extérieur de la roulotte, épousseter chaque jour à cause de l'autoroute, des dommages à la peinture de la carrosserie blanche sinon, Turcotte a besoin d'aide pour l'entretien des terrains communs, il apprécie le coup de main, quand il ne pleut pas, autrement il faut préparer la salle pour le bingo, à l'entrée du camping, ou planifier le Noël du campeur, chaque année, Patry déguisé en père Noël, il a la barbe qu'il faut et le ventre, les lignes du terrain de palet à repeindre une fois par année, pour mieux voir si ça mord ou non, pas trop longtemps avant le tournoi, gérer les inscriptions des équipes, jouer de temps en temps, pour garder la main, repenser aux parties de cartes de la veille, à l'alternance des équipes, hier les couples interchangés, demain les couples réunis pour s'opposer, aujourd'hui les deux hommes contre les deux femmes, la vie sur un terrain de camping face à la route, ce doit être ça, des excursions à vélo, jusqu'au village ou plus loin, de plus en plus courtes à mesure que les étés filent, le corps ne rajeunit pas, les raideurs se déplacent, sur le chemin du retour des enfants se disputent autour d'un ballon, d'un but douteux, dans cet ancien village transformé en banlieue, les nouveaux quartiers le long du chemin vers l'autoroute, autrefois un lien entre les rangs, vers les villages à l'intérieur des terres, désormais une montée permet de passer par-dessus l'autoroute pour joindre le premier rang, juste après, vers l'entrée du camping, à un ou deux kilomètres,

puis ça redescend en douceur, par chance pour les jambes, le vélo a besoin d'une petite mise au point, les freins font un bruit suspect, la guérite d'entrée vide, Turcotte profite du moment mort de la journée, les temporaires partis ou pas encore arrivés, j'ai bien fait d'éviter la sieste, je vais être plus vif que la mère au charlemagne, les cartes déjà jouées je vais m'en souvenir, la mère et Huguette n'ont qu'à bien se tenir, cet après-midi Patry et moi on va tout rafler, il faut juste que je pense en arrivant à épousseter la roulotte, l'autoroute ça fait du bruit, ça remplit l'atmosphère, ça donne un rythme à la journée, à la nuit, quand on retourne à la maison l'automne, je mets plusieurs semaines avant de retrouver le sommeil, ici j'ai juste à essayer de reconnaître les marques de voitures au bruit des moteurs, en quelques minutes je vois des lignes de métal sur fond noir, je touche à la vitesse, c'est merveilleux, géométrique, dirait la mère, et je rêve déjà, en un bond, en une cassure, comme le son des voitures qui change quand elles passent devant la roulotte, plus haut avant, plus bas après, je ne sais pas pourquoi, le jour aussi chaque véhicule raconte une histoire, là une famille se rend à son chalet, ici un camionneur fait le lien entre les Maritimes et la métropole, je reconnais certaines voitures qui passent tous les matins, tous les soirs, des travailleurs, seuls dans leurs voitures, ils me font sourire, ceux-là, c'est leur tour, j'ai eu le mien, au ministère avec les directives contradictoires au fil des élections, des programmes, de l'humeur des hauts fonctionnaires, j'étais le valet, alors maintenant les cartes ça fait du bien de les tenir, les rois ne sont pas toujours les plus forts, les cartes se confondent avec les bruits de l'autoroute, une carte jouée, une auto qui passe, les rythmes se répondent, encore plus avec les vacances bientôt, la circulation dense toute la journée, les vacanciers vers l'estuaire, vers la Gaspésie et le Nouveau-Brunswick, ils imaginent quelque chose au bout de la Transcanadienne, pourquoi aller si loin sinon, quand il faut revenir en plus, les banlieusards, eux, quel courage, matin et soir, le même trajet, ce temps dans une voiture, à tenir le volant, une récréation avant le travail, moi aussi je

l'ai enduré, ce trajet, vers le ministère, alors maintenant je laisse les autres le faire à ma place, reste qu'il faut s'occuper, la mère, elle ne le dit pas, mais depuis le départ des enfants et la retraite, elle s'ennuierait sans les cartes, le tournoi, les costumes à réparer avant le Noël de juin, l'intérieur de la roulotte à gérer, rien de trop, rien qui manque, tout entre à sa place, des fois pendant qu'elle fait son ménage et que je répare encore la tondeuse de Turcotte on se raconte des histoires, au fil des voitures qui passent, on a des personnages qui reviennent, on leur invente une vie, les gars qui s'en vont en voyage de pêche, l'intellectuel au centre de rénovation, le jeune travailleur, père de famille, surtout, avec sa vie bien remplie, du plein air la fin de semaine, en ski de fond avec ses enfants l'hiver, les parties de soccer, les cours de natation, ce père de famille n'a plus le temps d'avoir des amis, il s' imagine avancer, il tourne en rond, il repasse chaque jour dans des ornières qui ne sont pas seulement les siennes, encore jeune il croit avoir réussi, avoir déjoué le temps, je suis bien content de ne plus l'être, ce père de famille, avec sa maison, son petit terrain de banlieue semblable au mien, semblable à celui de son père, rangé, avec son monde numérique en plus, le jour où ça brise, c'est bien plus difficile à réparer qu'une tondeuse, dirait la mère, quand il aura un peu vieilli il verra bien que ça ne sert à rien de rêver à autre chose, une petite vie ordonnée, aussi prévisible qu'une partie de charlemagne, ça vaut tous les trésors, c'est beau comme un palet placé sur le dix, au dernier coup, quand on envoie le palet de l'adversaire dans le moins dix, sans mordre.